

## Réalité topique de l'exercice utopique

Quand j'écrivis, d'abord pour mon compte, l'« Exercice d'architecture utopique » qui suit, j'étais loin d'imaginer que mes considérations idéales se confronteraient un jour à la joyeuse ordalie du réel. Mais tant mieux, j'aime que la philosophie rencontre le tangible de plein fouet, qu'elle s'y mesure, s'y affronte et, si possible, sorte victorieuse des combats à mener avec la surface dure du monde. Autrement, à quoi bon ? Autant repartir déguisé en Don Quichotte à l'assaut de moulins conceptuels d'autant plus parfaits adversaires qu'ils n'existent pas... La possibilité pour une utopie d'avoir à répondre d'une franche rencontre avec une topique en chair et en os, voilà l'enjeu véritable de la pensée.

J'écris pour clarifier, parce qu'après le texte, l'idée paraît plus propre, plus nette. J'avais depuis longtemps le désir d'un travail sur l'architecture,

parent pauvre de la philosophie, probablement à cause de son souci d'un objet antédiluvien, très réel, éminemment concret, antiplatonicien à souhait, alors que la corporation des philosophes redoute le contact avec ces instances par trop matérielles et triviales. Penser cet antique besoin de *se protéger* de la brutalité du monde, de s'abriter, de se constituer un âtre, d'opposer les premiers artifices de la nature aux violences de la nature, tout cela pose l'architecture en discipline antiphilosophique à souhait – du moins avec la philosophie dominante et institutionnelle.

J'ai depuis longtemps dans mes cartons le projet d'une série de vingt-six lettres sur l'architecture, un titre valéryen, *Le Goût de l'éternel*, et des considérations sur l'architecture comme musique congelée chez Schopenhauer, la fondation chez Tite-Live, la tradition platonicienne incarnée par Le Corbusier ou la permanence du baroque chez Gaudi, l'esprit des maisons célèbres dans une perspective d'aura benjaminienne, la poétique de la cave ou du grenier pensés par Bachelard, la maison philosophique de Wittgenstein, la totalité monumentale chez Speer ou Niemeyer, la politique de la cité d'Henri Lefebvre, la dérive urbaine situationniste, la déconstruction derridienne dans les bâtiments de Gerry, la permanence de Platon dans le dialogue Baudrillard-Nouvel, l'*habiter* heideggé-

rien, évidemment, et autres thématiques sur le sujet. Le tout dort en attendant l'occasion...

Mais le texte sur la possibilité d'une architecture qui corresponde à l'université populaire de Caen, outre qu'elle déplaçait pour la conserver l'invite de Curzio Malaparte souhaitant pour Capri « une maison qui (lui) ressemble », fournit sur cette question l'occasion d'une pensée concrète et incarnée, la seule qui m'intéresse. Concrète, mais idéale tout de même : je pensais pour le papier en attendant l'hypothétique désir d'un architecte intéressé par ce projet. Le quotidien de l'UP fournit le socle, la théorie s'y installe, j'espérais le retour d'une pratique professionnelle à même de me renvoyer à une autre théorie, fortifiée, renouvelée, vivifiée par la pensée d'un tiers praticien. J'ignorais combien j'allais être comblé...

Je crois au « hasard objectif » d'André Breton qui suppose bien sûr l'aléatoire, mais aussi les conditions existentielles indispensables pour donner à l'événement son effectivité. L'épiphanie ne devient révélation qu'avec une âme prête à réaliser la transfiguration. L'aléatoire prend la forme d'un voyage à Bordeaux où je retrouve régulièrement mon ami Denis Mollat dans un temps plein de rituels qui nous réjouissent et dans lesquels se retrouvent rire et silence, vin et gastronomie, sourires et clins d'œil,

peinture et voyages, conversations et musique, confidences et complicités douces.

Ce jour-là, ce fut une exposition au Centre d'Arts Plastiques Contemporains aux Entrepôts Lainé. J'ai oublié la thématique, le nom ou le sujet tant la déflagration qui suivit ma première visite rasa tout sur son passage. « Arc en rêve », l'instance architecturale du CAPC, exposait le travail d'un architecte dont je connaissais le travail en ignorant son nom – mieux vaut cela que l'inverse... Il s'agissait de Patrick Bouchain – ce fut un coup de foudre intellectuel.

Je mis alors un nom sur les constructions du Théâtre Équestre Zingaro dont je connaissais le bâtiment d'Aubervilliers pour y avoir mangé un jour après le spectacle une soupe aux pois avec un Bartabas faux ombrageux, vrai tendre. J'avais aimé l'adéquation du bâtiment à ses fonctions : une maison pour centaures... J'y vis une esthétique au sens large et habituel du terme : un style, un ton, une allure, certes, mais aussi au sens étymologique, un talent pour accueillir et créer perception, sensation, émotion particulières. On y sentait moins un caprice d'architecte créant un bâtiment pour le papier que le résultat d'un travail effectué pour servir la *cause* – artistique, esthétique, existentielle, militante, politique... – du Théâtre Équestre. Une architecture pensée pour la vie et non pour le dessin.

Donc Patrick Bouchain. Mètre par mètre, je

découvrais dans cette petite salle d'exposition les images, les plans, les maquettes, comme un enfant ouvre ses paquets un jour de Noël... Des vidéos, le visage, la voix, la parole, une douceur, une tendresse, un discours intelligent, très exactement le contraire du discours intellectuel, des propos qui mêlent l'autobiographie et le travail architectural – une Académie Nationale Contemporaine des Arts du Cirque construite pour Annie Fratellini parce qu'elle avait resocialisé son fils fâché avec la machine scolaire institutionnelle par exemple... –, une figure à la Zarathoustra qui sacrifie à l'adage « un oui, un non, une ligne droite », le tout dans la plus parfaite des fluidités zen, avec la détermination d'un animal rebelle qui vit sa révolte et n'a donc pas besoin de la clamer...

Arrêt sur les paquets de Noël : outre les bâtiments pour Annie Fratellini ou Bartabas, l'École Nationale du Cirque, le Théâtre du Radeau que je connaissais aussi pour y avoir assisté à un spectacle au Mans – et que j'avais également aimé –, La Condition Publique de Roubaix, l'Académie du Spectacle Équestre de la Grande Écurie du Château de Versailles, Le Caravansérail de Marne-La-Vallée, la piscine de Bègles (dont il racontait si bien l'histoire et l'aventure sur un écran vidéo...), etc. Sidéré, stupéfait par tout, y compris par les budgets affichés pour leur modestie – même si

dans ma tête les euros dansaient avec les francs tant je n'en croyais pas mon porte-monnaie...

J'eus devant les maquettes une émotion habituellement associée dans la bande dessinée à un phylactère avec une ampoule dont on voit bien le culot, le filament et la clarté matérialisée par des traits jaunes, l'ensemble éclairant un *Euréka* écrit en gras pour en signifier la tonitruance... Dans le registre de la BD catholique, une bulle annoncerait : *Ecce homo !* Voici l'homme, voici l'homme qu'il nous faudrait ! Comme je l'ai déjà écrit, j'étais dans l'état d'esprit de l'enfant devant des paquets de Noël, mais le problème, c'est que ça n'était pas mes cadeaux...

J'avais affirmé en dernière phrase de mon « Exercice d'architecture utopique » : « Vitaliste, évolutive, mobile, nomade et enracinée, sédentaire et passagère, dionysienne, vivante, libertaire, monadologique, célibataire, dandy, épicurienne, écosophique, ludique et spirituelle, baudelairienne, hédoniste, corporelle, cette architecture de papier attend désormais son rendez-vous sur le terrain... », et je trouvais à Bordeaux l'homme capable de permettre à cet *exercice utopique* de devenir, peut-être, une *réalité topique*...

Comment procéder ? Pas très envie de faire irruption dans l'existence de Patrick Bouchain